



Prix de la nouvelle Gaston Welter 2010



Sommaire

Le comité de lecture	03
Le mot de la Présidente	04
Le mot du Maire	06
Le Président d'honneur	07
Palmarès 2010	09
Prix Gaston Welter : « Monsieur Ibrahim »	11
1 ^{er} Prix d'honneur : « Demain, c'est dimanche »	15
2 ^{eme} Prix d'honneur : « Facture salée »	18
Règlement Général	21

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG : Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI : Déléguée générale à la culture

Fabien BATTISTUTTA

Geneviève BERTIN

Luc BIBAUT

Jérôme CARRY

Cécile DELADOEUILLE

Erika DOTHEE

Pierre DRATWICKI

Emilie DUBOIS

Sylvie DUCROCO

Emilie FIABANE

Hélène GAUTIER

Jérémy GAUTIER

Danaé GUERQUIN

Marie-France KREBS

Jacqueline KUCKLICK

Benjamin LAVANDIER

Christelle MONNOT

Emmeline PEREIRA

José PEREIRA

Didier RIZZO

Présidents honoraires :

Roger TERRE

Michèle WELTER

Président d'honneur :

Antoine MOUTON

Invité :

Olivier BRUN : Responsable des Editions La Dragonne (Nancy)

Le mot de la Présidente

Comme chaque année, depuis 21 ans, les membres du comité de lecture se sont réunis à plusieurs reprises pour déterminer quelles nouvelles méritaient d'être remarquées plus particulièrement parmi les 264 textes que nous avons reçus pour cette édition 2010.

Après un travail de lecture approfondi où nous avons évalué la maîtrise de la langue, la technique du récit, l'originalité de la composition et évidemment le plaisir procuré, nous sommes parvenus à établir un palmarès.

Et nous avons la joie de vous faire découvrir dans cette brochure les écrits de trois auteurs, qui sur les 174 concurrents nous ont semblé approcher au plus profond l'essence de la nouvelle.

Car promouvoir ce genre littéraire et observer son évolution demeurent les principes fondateurs de ce concours.

Or d'année en année, la polyphonie des nouvelles reçues affirme davantage le caractère polymorphe de ce genre littéraire : multiplicité de ses manifestations (inspiration policière, fantastique, science-fiction...) hétérogénéité des choix d'écriture (avec ou sans chute...) diversité des styles (poétique, épistolaire, forme infinitive...).

Aussi, inéluctablement nos délibérations aboutissent-elles à l'inanité de vouloir réduire ce genre évanescent à une définition exhaustive et restrictive. Nous pourrions alors en déduire que la nouvelle est un genre «fourre-tout», qui ne peut exister d'une identité propre.

Et pourtant, paradoxalement, la nouvelle contemporaine s'inscrit dans une perspective historique. Nous pouvons, en effet, relier les trois nouvelles primées à l'œuvre qui fonda l'art classique de la nouvelle, « La Princesse de Montpensier » de Madame de Lafayette.

Car, nous y lisons les mêmes principes identitaires. La narration reste brève. Elle est une poétique du fait, du particulier. Elle se centre autour de personnages dont la condition sociale n'est pas exceptionnelle et dont les actions ne sont pas remarquables ou admirables.

Elle se situe dans un univers historique et géographique familier au lecteur.

Elle retrace une chronique privée. Elle se dispense de tout commentaire explicatif, de toute glose moralisatrice.

Elle s'expose de façon resserrée, se focalise sur les tourments de ses personnages. Elle met en lumière un certain réalisme social, en accordant une attention au détail et à la vraisemblance.

Elle recourt à la sobriété et à l'art de l'ellipse pour mieux représenter la sévérité de la condition humaine et donner à lire une conception pessimiste de l'existence.

En s'intéressant au destin tragique de l'homme ordinaire dans un environnement quotidien, les auteurs primés s'inscrivent dans une tradition de la nouvelle portée par Madame de Lafayette, Maupassant, Annie Saumont, entre autres nouvellistes notoires.

Néanmoins, un trait d'humour peut aussi adoucir la noirceur du quotidien, comme l'illustre la 3ème nouvelle primée.

Mais, l'originalité de la nouvelle reste sa capacité à séduire le lecteur en requérant de sa part une lecture active et personnelle.

Le matériau écrit, de par sa brièveté et sa concision, suggère mais n'impose guère.

Il oriente l'imaginaire mais permet à chacun de cultiver sa fantaisie. C'est cette appropriation libre de la nouvelle qui sous-tend le profond retentissement qu'elle engendre chez son lecteur.

A vous de vous y exercer,

Bonne lecture,

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

Au mois d'octobre dernier, le Républicain Lorrain titrait :
Culture - Talange veut tirer son épingle du jeu.

Effectivement, nous devons faire preuve d'imagination pour proposer des événements originaux tout au long de l'année. Les moyens budgétaires liés à la culture sont proportionnellement importants par rapport au budget de la Ville de Talange mais ne sont pas extensibles à souhait. Pourtant il se dessine depuis de nombreuses années une véritable politique culturelle centrée sur l'éducation à l'artistique.

Ainsi, nous proposons à des compagnies ou à des groupes des semaines de résidence de créations autour de la danse, du théâtre et de la musique. Et dans le domaine littéraire, nous donnons la possibilité aux auteurs de s'exprimer en toute liberté par le biais du concours de la nouvelle Gaston Welter.

En effet, chaque année depuis 21 ans, trois nouvelles originales sont récompensées par un jury impartial composé de personnes venant d'univers très différents. Un jury populaire et compétent et c'est bien cela aussi qui nous intéresse.

C'est donc toujours très naturellement que la municipalité de Talange soutient et encourage des actions culturelles de ce genre parce que nous considérons que le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-président de la Région Lorraine

Président d'honneur :

Antoine Mouton est né en 1981 d'une mère institutrice et d'un père forgeron. Il passe son enfance à parcourir la France de long en large, au gré de nombreux déménagements. Il obtient une maîtrise de littérature comparée sur Tchekov et Shakespeare, et se destine dans un premier temps au théâtre, avant de se tourner vers l'écriture.

Son premier livre, « *Au nord tes parents* » (éd. La Dragonne, 2004) a été salué tant par la critique que par un large public, et a obtenu le Grand Prix des Lycéens de la Région PACA. Il a par ailleurs fait l'objet d'une adaptation théâtrale, jouée au Festival d'Avignon à l'été 2010. Il est également l'auteur d'un deuxième livre : « *Berthe pour la nuit* » (éd. La Dragonne, 2008).

Après avoir vécu en Islande et en Italie, il se partage aujourd'hui entre Paris et le Sud de la France, où il anime des ateliers d'écriture. Il est notamment intervenu en milieu scolaire, associatif, ainsi qu'auprès d'un public adulte en difficulté. Il propose par ailleurs régulièrement des animations en librairies et bibliothèques.

Il met actuellement la dernière main à son troisième livre, mélange de récits, de poèmes et de photographies : « *Où vont ceux qui s'en vont ?* » qui paraîtra aux éditions La Dragonne en mars 2011.

- A propos de la nouvelle -

«Un récent voyage aux Etats-Unis m'en a fait prendre conscience : la nouvelle est une forme vivante. Elle n'est en rien un moins-que-roman, elle trouve sa place dans des recueils collectifs, des revues, des magazines, des petites impressions artisanales. Des lecteurs s'y intéressent. Et elle n'est pas considérée comme un essai-avant-grand-œuvre, mais comme un genre à part entière.

En France, on soupçonne souvent les auteurs d'avoir écrit une nouvelle parce qu'ils n'avaient pas eu assez d'idées pour un roman. Ce n'est pas vrai. Il y a des nouvelles qui ont été écrites parce que l'impression devait être brève et fulgurante, parce que dire quelque chose de plus aurait été dire quelque chose de trop.

Une nouvelle, c'est un temps particulier. C'est la manifestation particulière d'un certain rapport au temps. Où le temps n'est pas ce qui s'écoule, mais un surgissement. Le primat du roman est idéologique. Il n'y aurait, semble-t-il, que la peinture très large de plusieurs vies,

de plusieurs existences et périodes, qui pourrait dire quelque chose du temps. Car nous avons du temps une vision généralement passive. Les histoires sont subies au lieu d'être affrontées. Il faut tout dire, plutôt que de dire une chose qui dit tout.

Le nouvelliste fait éclater cette conception, en misant sur un temps très court pour qu'une vérité surgisse. Il fait un pari, en somme. Le nouvelliste ne veut rien dire du temps (il rend le temps caduc, sa linéarité, sa segmentation aux bornes agréées naissance/mort, début/fin), car il a le temps avec lui. Le temps lui est venu comme une évidence. Il l'a vécu comme une épiphanie, comme une illumination. Il est certain d'une chose : un petit temps contient tous les temps, un petit morceau de mémoire appelle toutes les mémoires, une petite histoire convoque toutes les histoires.

La nouvelle est donc une alternative aux présupposés du début et de la fin de toute chose. Elle est l'essai de l'immortalité. Elle s'affranchit de l'enquête policière, de la logique des faits et de leur succession. Il n'y a pas de morale : il y a une révélation. C'est un état de présence (au temps, au monde, aux histoires, aux sensations) particulier, extrêmement vif et puissant. C'est une conscience qui s'éveille et découvre dans le monde une autre logique que celle qui nous est imposée.»

Antoine Mouton

Palmarès 2010

Prix Gaston Welter :

« Monsieur Ibrahim »

Françoise Bouchet (St Georges Buttavent - 53)

1^{er} Prix d'honneur :

« Demain, c'est dimanche »

Sébastien Klotz (St Pierre de Beaujeu - 04)

2^{ème} Prix d'honneur :

« Facture salée »

Jean-François Vielle (Rennes - 35)

6 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Monsieur Ibrahim »

Françoise Bouchet (St Georges Buttavent - 53)

« Le bureau des condamnés »

« Une fortune en liquide »

Christian Jacques (Garches - 92)

« Demain, c'est dimanche »

Sébastien Klotz (St Pierre de Beaujeu - 04)

« Catharsis »

Laurence Marconi (Bussy St Georges - 77)

« Facture salée »

Jean-François Vielle (Rennes - 35)

21 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

« Comme un secret »

« La plainte des derniers jours »

Emmanuelle Bellée (Mazangé - 41)

« Seul compte le chemin »

Sarah Berti (Belgique)

« Monsieur Ibrahim »

Françoise Bouchet (St Georges Buttavent - 53)

« Ravages »

Jean-Marie Cuvilliez (Villar St Pancrace - 05)

« Barbara »

Alain Emery (Bourseul - 22)

« L'écho des sables »

Dominique Guérin (Tours - 37)

« Le bureau des condamnés »

« Une fortune en liquide »

Christian Jacques (Garches - 92)

« Demain, c'est dimanche »

« S'ouvrir »

Sébastien Klotz (St Pierre de Beaujeu - 04)

« Catharsis »

« Gardienne des âmes »

Laurence Marconi (Bussy St Georges - 77)

« Le dernier mot »

Eric Moulard (Plérin - 22)

« Des vies tranchées »

Sara Norelle (Belcaut - Guadeloupe)

« Quand le croque-mort t'emportera »

Audrey Roger (Metz - 57)

« Gopal et son maître »

Céline Rolin (Belgique)

« Imprévu »

Jean-Marie Rousset (Bollène - 84)

« Le papillon apprivoisé »

Axel Sénéquier (Paris - 75)

« Facture salée »

« Un animal de compagnie »

Jean-François Vielle (Rennes - 35)

Prix Gaston Welter : Monsieur Ibrahim

Tous les soirs, rue des Halles, Monsieur Ibrahim déballe sa vie. A dix-huit heures précises, une poignée d'enfants répartis sur les trois marches du « carpe diem », adossés à la vitrine, face à la terrasse peuplée de tables rondes et de chaises pailonnées, dévorent du regard les gesticulations du petit homme. Il confie son existence à qui veut s'arrêter. Les adultes, tranquillement installés à la terrasse du bistrot y jettent un coup d'œil, parfois distrait, parfois amusé en sirotant un apéritif entre amis. Certains se laissent prendre au charme du divertissement et suivent les facéties d'Ibrahim tout en surveillant leur rejeton. Les yeux des petits brillent. La rencontre complice avec l'être qui leur tourne autour, chatouille les doigts de pieds des petites filles du bout de son pinceau et saute sur les genoux des petits garçons qui rient d'un plaisir non contenu est totale depuis treize ans. Tous les soirs, sauf le lundi, jour de fermeture oblige, Monsieur Ibrahim raconte sa destinée face au public passager du café « le carpe diem ». C'est ainsi depuis que le patron du troquet a dit oui, peut être par simple pitié pour l'homme. Il a accepté qu'il occupe juste une extrémité de trottoir, entre le bistrot et la terrasse sans gêner ni les clients, ni les serveurs, ni les éventuels passants. C'est une animation qui semble plaire, aux enfants essentiellement. Les tables se remplissent plus facilement à cette heure surtout quand les beaux jours y mettent du leur. Depuis qu'il est arrivé en France, qu'il a trouvé ce qu'on appelle une sorte de chambre de bonne, plus exactement, un réduit de quelques mètres carrés sous les toits, dans l'immeuble juste en face, sept étages plus haut, tous les soirs, il descend avec sa valise marron, agence patiemment ses décors peints à la main puis déplie sa vie sur le lopin de trottoir. La vieille valise est juste ornée du nom en lettres noires : Monsieur Ibrahim. C'est donc ainsi qu'on l'appelle. Sans prononcer un mot, il narre son existence, de tableaux en tableaux, de scènes en scènes. Le petit homme fait sourire, rire, trembler ou rêver les petits, parfois aussi les parents qui se laissent prendre au piège et oublient leur boisson le temps d'un décor. Il peint sa vie par toutes petites touches, conte une histoire d'un autre lieu, sans mots parce qu'il ne les a pas. Monsieur Ibrahim parle une autre langue simplement, une langue étrangère, celle de ses origines. Il ne maîtrise que quelques mots d'ici, « bonjour », « au revoir », « merci » surtout. On comprend pourtant vite ce qu'il relate.

Monsieur Ibrahim s'agite devant des décors de montagnes, il désigne au petit public attentif le hameau niché dans la verdure. Six maisons serrées comme des oisillons dans une vallée. On comprend que là était sa vie, au début, une vie tranquille et probablement heureuse. Il peignait, Hélène est arrivée. Les yeux des fillettes brillent d'admiration quand sa jupe, virevoltant, leur envoie mille feux de tissu étincelant, quand elle danse, légère et gracieuse face aux minuscules jambes repliées, aux genoux ornés d'égratignures tout en frôlant de ses atours de princesse les bouts de sandales. Les lèvres enfantines articulent des mots muets. Hélène entraîne Monsieur Ibrahim dans une danse effrénée. Ces deux là sont amoureux. Puis, en un mouvement habile, le décor

change. Les petits spectateurs se raidissent, surpris. Alors, le ciel s'embrase, explose et rougeoit. Des ombres passent, pillent et incendient et tuent. Il prend à témoin, humblement, les prunelles ensorcelées par les mouvements. Tous épient, inquiets, la suite de la romance. Hélène a disparu, le petit homme à la blouse grise pleure. La tête entre les mains ne laisse voir qu'une masse de cheveux crépés entortillés, son corps est secoué de soubresauts. Une petite fille, compatissante, se soulage d'un sanglot. Mais aucun regard, non aucun ne lâche jamais le petit homme pour glisser vers le haut. Puis, les yeux rient, pétillent à nouveau, les lèvres s'entrouvrent sur les petites dents blanches quand le personnage court avec un petit chien, un nouveau compagnon, boule de vie issue des ruines. Un paquet de poils blancs aux oreilles tombantes jappe joyeusement, saute agilement de mollets en genoux, de petits bras dénudés en orteils blancs. Les rires fusent. Les corps se tortillent essayant d'échapper aux sauts taquins de l'espiègle canin.

Le pétard éclate ! Il fige instantanément les rires sur la chute de Monsieur Ibrahim. Les témoins hésitent alors entre sourires et larmes, patientent fébrilement, le souffle bloqué sur une apnée inconsciente. Les verres des grands se suspendent parfois à l'unisson entre table et lèvres. Petit chien se terre. Le temps devient morceau d'éternité. L'animal commence à gémir près de petit homme allongé, le lèche, le tire. Quand il se relève enfin, les respirations reprennent, mais Monsieur Ibrahim boîte, traîne une jambe rougie irrémédiablement, jusqu'à dix-huit heures trente. Une vieille de passage le soigne à l'eau du torrent qui éclabousse un nouveau décor. Il essaie encore de danser le kolo comme avant, mais en vain. De sourire d'innocence, son visage est par mystère devenu souffrance. C'est la jambe traînante, le visage tordu, une minuscule valise marron dans une main, son éternel pinceau dans l'autre que petit homme traverse de nouveaux paysages, puis la mer, qu'il croise des hommes et des femmes de toutes couleurs. Il y a ceux qui le comprennent et les autres. Il y a ceux qui l'accueillent, partagent le repas et ceux qui le chassent, ceux qui l'ignorent et ceux qui souffrent avec lui. Mais jamais au cours de son périple, il ne lâche son pinceau. Il ajoute des touches de couleur à tous ses paysages de carte postale. De temps à autre, il n'oublie pas de venir peindre les ongles des orteils des petites filles, réveillant les rires hésitants et accrochant les regards qui se perdent parfois. L'ultime décor est une peinture de la rue des Halles. L'immeuble d'en face, celui où il vit. Les enfants reconnaissent les lieux, montrent du doigt la terrasse qui les accueille. Ce sera l'épilogue de l'attraction.

Tous les soirs, quand il arrive à la fin de cette étrange histoire, dans la rue, Monsieur Ibrahim ouvre sa drôle de petite valise qui ressemble tant à la grande. Dedans, pour tout trésor, une pièce de un euro. Le petit homme la contemple, la caresse, la montre à l'auditoire qui comprend vite. Les parents tirent une pièce du porte monnaie, la donnent à l'enfant. Un premier enfant, intimidé dépose la petite manne dans la boîte, à ses pieds, et là Monsieur Ibrahim salue avec une telle convivialité le jeune mandataire, qu'un autre suit instantanément. Il offre à chacun une espièglerie qui devient trésor personnel. Alors, d'enfant en enfant, chacun convoite, à son tour une facétie, et les pièces

se pressent les uns après les autres dans la mallette. Treize ans que Monsieur Ibrahim raconte la même histoire à quelques détails près, sa vie, celle d'un artisan de village croate, blessé par une mine anti personnel, rejeté par ses voisins quand éclate la guerre. La vie solitaire d'un exilé, installé dans un pays inconnu, loin de ses montagnes dans une rue de Paris.

Quand il a fini, le rituel est immuable, il referme la valise sur les pièces. Puis il salue, salue, sous les applaudissements des petites mains et de quelques grandes. Il salue et immanquablement monte sur le décor de papier mâché, réplique de l'immeuble d'en face, il s'assoit sur le toit et contemple le ciel. Petit chien s'installe près de lui, pose sa tête sur ses genoux. Son visage est magiquement redevenu serein, puis il s'allonge. Monsieur Ibrahim redevient alors ce qu'il est réellement: un amalgame de morceaux de bois et de fils assemblés et sans vie. A ce moment, la terrasse du « carpe diem » redevient une terrasse de café ordinaire. Les bavardages reprennent plus fort. Les serveurs s'agitent, passent, repassent, notent et encaissent. Monsieur Ibrahimovic, lui, dans l'oubli de la vie qui reprend sa valse, referme sa grande valise. Il y enferme une fois encore les décors, les marionnettes d'Ibrahim, d'Hélène et du petit chien, il glisse précieusement la mallette gonflée de pièces de monnaie dans la grande poche de sa tunique grise. Personne ne le regarde vraiment. Seule, une petite boule de poils couchée sur un minuscule coin de la terrasse surveille, se lève et suit, sur ses talons, trotinant difficilement. Ceux qui auraient la curiosité de se pencher sur le contenu de la vieille malle verraient qu'elle est tapissée de quelques photos de là-bas. Mais elles ne sont pas pour le public. Les enfants se rassoient près de leurs parents. Les uns remplacent les autres. Jamais, ou presque quelqu'un ne pense à lever la tête. Ils y verraient simplement Monsieur Ibrahimovic, parfaite réplique de Monsieur Ibrahim, la marionnette, un homme sans âge, aux cheveux longs, crépés, entortillés de la même façon que ceux du pantin, petite barbichette en pointe et joues émaciées par la vie. Ils y verraient le véritable héros de l'histoire, celui la même qu'ils ont applaudi, le personnage en chair et en os et non plus celui de bois et de fils. Mais cet homme-là sait qu'il ne pourrait pas capter le regard des autres aussi sûrement que Monsieur Ibrahim, qu'il ne peut pas s'exprimer comme lui, que son visage n'a plus de rires, de sourires ou d'espoirs à offrir, que ses yeux n'ont plus d'éclat. C'est pour cela qu'il a délégué sa vie et donné à montrer son histoire à des morceaux de bois articulés qu'il a lui-même façonnés. C'est pour cela qu'il s'en va, incolore, anonyme, avec sa vieille valise pleine de tableaux qu'il a peints au fil de l'exil. Il part traînant une jambe stigmatisée qui l'empêche de trouver un travail, il part avec son vieux compagnon canin perclus de rhumatismes. Il remonte lentement les sept étages sans ascenseur. Il partagera sur le pallier un coin toilette avec une famille Sénégalaise, quelques asiatiques ; eux au moins sont plusieurs. Monsieur Ibrahimovic les saluera simplement, d'un geste. Ils ne se diront rien, les mots ne sont pas les mêmes et ils seraient peut être inutiles. Il redescendra demain, jouera une fois encore, pour en vivre ou pour l'apprivoiser, son histoire sur la terrasse du « carpe diem ».

Mais, ce soir là, personne n'a prêté attention à la fin de l'histoire.

Un habitué aurait pu voir la différence. Le patron ou les serveurs, mais il y a longtemps qu'ils ne regardent plus la vie de Monsieur Ibrahim, qu'elle défile à vide devant leurs yeux aveugles. Ce soir là, la petite poupée ne s'est pas couchée pour se ranger dans le toit de l'immeuble, comme d'habitude, non, elle est montée au sommet du décor, seule. Petit chien est resté en bas de l'immeuble peint de la rue des Halles, couché. Elle ne s'y est pas assise comme d'habitude avant de s'allonger, et que le toit de papier mâché se referme. Après s'être longuement inclinée face aux applaudissements, la petite marionnette a sauté et comme si on avait coupé tous les fils qui l'animaient, elle s'est effondrée, sur elle-même, sur le trottoir de la terrasse du café, à côté de la marionnette du chien. Mais heureusement, la grande main humaine de Monsieur Ibrahimovic, telle une main divine, l'a recueillie et elle s'est relevée dans sa paume pour un ultime salut. Ils ont applaudi encore l'histoire de Monsieur Ibrahim, surtout les enfants. Ce soir là, aucune boule de poil n'était couchée sur la terrasse dans son petit coin habituel, mais personne n'y a fait attention. Le petit chien n'était pas là. Le seul compagnon de Monsieur Ibrahimovic était mort la veille dans la chambre de bonne.

Ce soir là, à dix-huit heures trente M Ibrahimovic est remonté dans son réduit au septième dans le vieil immeuble face à la terrasse du café, seul. Puis à dix-huit heures quarante-cinq, il est tombé sur le bitume face à l'esplanade, s'est désarticulé comme si le dernier fil qui le tenait encore à la vie venait d'être coupé. Dans sa main, des ficelles et des morceaux de bois. La tête de Monsieur Ibrahim et celle d'Hélène souriaient en roulant sur le trottoir, mais personne n'applaudit.

Françoise Bouchet

1^{er} Prix d'honneur : Demain, c'est dimanche

L'année sent le crépuscule.

Si seulement tout pouvait s'arracher comme les pages d'un calendrier. La nouvelle année va commencer, comme toutes les autres : avec ces mêmes histoires de bonne santé et de meilleurs vœux. Foutaises. Toutes les santés se finissent au cimetière, sans rétablissement. Bonne année... Ca ne veut rien dire. C'est juste une commodité de circonstance. C'est dit sans être pensé, comme le ça va ? qui suit le bonjour. On répond oui même si la maladie, la mort, la dépression rode dans les corps. On répond oui, parce que dire non ne s'entend plus. Chacun pour soi et cause toujours.

Et c'est ce qu'ils se disent.

Parce que pour eux, la nouvelle année s'ouvre sur du vide. On peut tomber à l'horizontale. En chute libre, tous ensemble, dans l'inconnu du fond, de sa couleur, de sa douleur, de son rebond. Lui, elle et leurs deux enfants.

Un réveillon discret. Ni saumon fumé, ni bulles de champagne. Ils ont gratté les fonds de porte-monnaie pour une location pas trop chère, pas trop loin. Avec leurs amis de plus longue date. La durée forge la confiance. Parce qu'ils ont pris la décision de leur dire, de parler enfin, de tout déballer, d'avouer la merde dans laquelle ils sont, de décrire le bout du rouleau, de laisser les larmes venir même. Parce que ça y est, maintenant ils ont besoin d'aide, d'une main tendue. Ils ont besoin de dire non ça ne va pas ! Et qu'on les entende. A 35 ans, parfois, on n'a plus de parents pour soutenir l'insoutenable. Alors à l'amitié, on y croit.

Mais l'ambiance est tendue.

Des amis qui discutent pognon, vacances aux lagons, nouvelle bagnole, qui déplorent le manque de champagne et trouvent les toasts un peu maigres.

Ils disent à leurs amis on fait aller.

C'est bien ça, on fait aller. Une bonne trouvaille. Des mots tout en esquive, neutres, qui n'imposent à l'autre que l'empathie d'un hochement de tête.

Ils allument la télé, pour être en phase avec le décompte. En phase avec le monde, enfin, un certain monde. Ce n'est pas la nouvelle année en Chine. Ca rajoute de l'absurde à l'incohérence. Dans l'écran, des stars émaillées, les reins galbés de paillettes, gravitent autour d'animateurs plastiques, l'hypocrisie moulée aux lèvres, sur-jouant la joie dans un faux direct. L'ambiance odieuse des audiences rend les vœux nauséeux. Elle part vomir, sans bruit, juste avant le compte à rebours. Lui gère ses épreintes, d'une main sur les intestins.

Les enfants s'amuse, dansent, lancent en l'air des cotillons imaginaires quand la télé décompte la nouvelle année. Avant de se coucher, ils posent des rêves émerveillés sur du noir griffé de mille couleurs. Ils demandent à leur mère pourquoi eux n'ont pas de pétards à envoyer dans la nuit. Elle leur ferme les yeux d'un baiser désolé.

Les corps s'allongent mais la nuit est blanche, écrasée de peurs bâillonnées. La nouvelle année se lève, sans nuage ni ciel. Elle s'étire mal. Les silences se brisent sous l'effort de paroles futiles. Ils crient un peu sur les

enfants, parce qu'ils n'ont plus la force de crier sur eux-mêmes. Ils ne mangent pas, à peine un peu de salive. L'angoisse ne se digère pas. Ils pensent au retour. Ils prennent la route à la nuit tombante. Une nuit givrée. Lune éteinte. Bises aux amis. Adieux les aveux. La dernière liane n'est pas accrochée.

Le chauffage de la voiture ne fonctionne pas. Les haleines fument dans l'habitacle, collant des nuées de buée à l'intérieur des vitres. Elle donne du chiffon, pour maintenir de la visibilité à la conduite de son mari. Cet homme qu'elle a pensé fuir. Sauver les enfants et s'embarquer vers d'autres bras. Quelle idée. Elle aurait vendu sa conscience pour y parvenir, mais tout son être ne veut rien savoir. Elle aime cet homme.

A l'arrière, les enfants fondent dans un sommeil profond, leurs petits corps incorporés dans d'épaisses couvertures tirées jusque sur leur nez. Ils roulent, roulent sans s'arrêter, sans pause pipi, sans un mot. Il ne faut pas les réveiller. Il ne faut pas prendre le risque d'arrêter la voiture, ils ne savent jamais si elle va redémarrer. Ils arrivent devant leur maison un peu avant minuit. Encore un minuit vécu les yeux ouverts.

Plein phare sur la façade, globule jaune projeté comme une extension de leur pupille, cognant la pierre noire, vieux schiste desquamé. Ils n'osent pas bouger, couper le moteur, rentrer dans... leur maison. Ils laissent leur regard se brouiller sur la façade. Une façade à refaire. Elle aurait voulu un crépi ocre, plein de cette lumière d'azur. Lui était d'accord, d'accord sur tout, du moment qu'il pouvait bricoler, user ses doigts sur la matière. Et il y avait à retaper, tout ou presque, c'était là le charme. Un sacré coup de cœur cette baraque. Une clé de rêve en début de partition. La banque a écarté les bras, version grande envergure. Conciliante à souhait sur les « si » et les « quand » : quand vous reprendrez votre travail à la fin du congé maternité, « si » vous avez un plan de carrière solide. Ils se sont ouverts les veines au-delà de l'endettement autorisé. Saignez s'il vous plait. Ici. Ici aussi. Le crédit hypothécaire, là... Voilà, vous êtes d'heureux propriétaires maintenant, rien ne peut vous arriver, qu'elle leur a susurré. Crédule pour ne pas dire crétin.

La suite, ils ne l'avaient pas envisagée sous cet angle. Fracture pour lui. Broches, opérations, complications, mauvaise mutuelle, chômage. Retour à l'emploi avorté pour elle. Son employeur lui a planté un licenciement économique au pied du landau. Chômeur, c'est connaître les sensations du paillason. Sur le palier de la misère, le courage n'a pas la chaleur d'une écharpe et la rage à peine celle d'un sous vêtement. Les deux bouts se sont disjoints. Forcément, la banque a resserré les coudes. Elle a ressorti les contrats et pointé du doigt les petits astérisques ophtalmiques. Ceux qui ne se lisent qu'avec des lunettes. Ceux qui font basculer la balance du côté imprévu. Les petits boulots ont déserté, poussés dehors par une crise économique au dos bien large. Le capitalisme a ouvert de nouveaux charniers. Ils étaient dans les premières pelletés.

Il y a autre chose aussi. Lui n'a jamais voulu boire de cette rumeur. Pas ici, plus maintenant. Elle l'a pourtant averti. Des ragots, qu'il a répondu. Mais voilà, quand il se présente aux entretiens, Hedi, ça passe encore, il peut y avoir confusion sur la prononciation, mais Echaoui... les portes se ferment, les

visages grincent.

Un bruissement d'enfant. Ils sursautent en même temps. Un quart de tour de clé. Le moteur tressaille. Dehors le froid se saisit de leurs visages, les lèvres déhiscentes libèrent quelques gerçures. L'herbe dure craque sous les pieds. Ils extirpent les enfants. Chacun un. Bouillottes de chair molle. Ils sont tout chiffonnés, comme au sortir du ventre. Leur moiteur sent bon. Des échanges de chaleurs.

A l'intérieur, le thermomètre indique 6 degrés. L'humidité a forcé les murs, ne rencontrant aucune isolation. En travaux. En prévision. Les matelas sont flanqués contre la cheminée. Les chambres à coucher sont condamnées. Pas d'électricité. Elle devait venir avant l'automne mais elle a rebroussé chemin. Ils se délestent, à contre coeur, des petits corps. Ils dormiront habillés. Les mettre nus est inconcevable. Ils râlent de toute leur bouille froncée qu'il fait froid. La fatigue les fait vite se recroqueviller sur eux-mêmes, fœtus à l'air libre.

Il prépare le feu. Parfois il s'arrête pour souffler dans ses paumes percluses. La flamme paresse. Le bois n'est pas très sec. Ils se déshabillent, dans une hâte maladroite. Il regarde la peau de sa femme se crépiter de frissons. Il regarde ses seins se contracter, prendre de la rondeur, les tétons se raidir. Il voit la cuisse frémir, orange et mouvante. Sa gorge se bulle.

Ils se pressent sous les draps glacés pour s'emmêler de frictions et se murmurent, à fleur de lèvres : à demain.

Parce que demain, c'est dimanche. C'est ce qu'ils se disent. Un jour de paix, un jour pour Dieu, un jour d'adieu, un jour qui se donne tout entier au rire des enfants, un jour où le monde, même athée, lève le pied. Demain, le stress soupirera, les peurs prendront une pause, la consommation baissera le store, les factures délaieront les boîtes aux lettres. Demain, la nuit englobera la matinée, jusqu'à sa fin. Demain, les corps resteront liés, les corps s'aimeront, les cerveaux éreintés se soulageront d'une étreinte. Qu'il pleuve ou qu'il vente, demain il fera beau.

Demain c'est dimanche et ils vont buller, mettre des bûches dans le feu et détailler la braise. Ils vont chatouiller les enfants, illuminer encore un peu leurs yeux d'histoires fabuleuses. Ils feront des frites avec des steaks hachés et ils ouvriront du coca, il doit rester une bouteille.

Demain, ils feront comme si de rien n'était.

Parce qu'après, c'est lundi. Le jour béni des requins, ceux qui brisent, ceux qui affament, ceux qui écrivent la fin. Parce qu'après c'est lundi et ils savent qu'il va falloir partir, rebondir, à la capitale peut-être, l'intérim marche encore bien, ou dans cette communauté, plus au sud, tenter la simplicité, trouver une yourte, bâtir une cahute en terre, apprendre à vivre avec rien. Tout quitter.

Ou encore cette solution qui a germé dans un silence commun et qui revient frapper de plus en plus souvent, de plus en plus fort, comme une pulsion, une pulsion de mort : L'ultime rebond.

Sébastien Klotz

2^{ème} Prix d'honneur : Facture salée

Nathalie l'avait tout de suite repéré, dès la première fois, dans la file d'attente parmi les centaines de clients qu'elle voyait chaque jour défiler à sa caisse. Elle n'aurait su dire pourquoi. Pourquoi lui plutôt qu'un autre? Rien, ni dans sa mise, ni dans son comportement, ni dans ses caractéristiques physiques, ne le prédisposait à émerger du commun des mortels. Il était brun, de taille moyenne, d'un âge indéfinissable quoique plutôt mûr, habillé avec soin mais sans ostentation, tout à fait le genre de personne à laquelle elle n'aurait prêté aucune attention si elle l'avait croisé dans la rue. Elle n'aurait su dire s'il était beau ou laid, tout dépendait de la façon dont on le regardait, comme si c'était l'observateur qui lui conférait ou non cette qualité.

En y réfléchissant bien, Nathalie s'était dit que cela venait peut-être de ses yeux qui détonnaient dans son visage tout à fait ordinaire, des yeux étranges sans couleur bien définie, peut-être gris, et puis un regard un peu dénué d'expression ou bien qui semblait ne pas vous voir, regarder au-delà des choses, des yeux un peu hypnotiques.

Peut-être, la singularité de cet homme provenait aussi de ses mains lorsqu'il posait les produits sur le tapis de caisse, de grandes mains aux longs doigts déliés, des mains de pianiste qui auraient presque pu accrocher deux octaves mais en même temps des mains musclées dont on ressentait la puissance, les mains d'un sculpteur qui aurait su tenir le marteau et le burin et cogner sur le granit pour lui donner vie.

Peut-être avait-elle été marquée également par les choses qu'il avait posées la première fois sur le tapis ou plus exactement leur réunion insolite quoique cohérente.

Avec l'habitude, Nathalie avait fini, à travers l'étalage des produits, par se faire une idée de la personnalité du consommateur, de son rang social, de ses goûts, peut-être de ses rêves. Elle repérait les célibataires endurcis et leurs éternelles tranches de jambon d'une gamme plus ou moins élevée en accord avec leur habillement, les amoureux des bêtes qui consacraient souvent plus pour leurs animaux chéris que pour eux-mêmes, les jeunes pères de famille empêtrés avec leurs boîtes de couches. Elle voyait défiler des tranches de vie.

S'agissant de l'homme qui l'intriguait, l'image était encore gravée dans son esprit ; cette première rencontre le jour du réveillon de nouvel an, il avait juste posé sur le tapis une bouteille de champagne Dom Pérignon 2000 en coffret avec ses deux flûtes, un bloc de foie gras de canard entier haut de gamme, un beau livre sur Venise et cinq bouquets de roses rouges, comme si l'unité eût été pingre aux yeux de sa belle. Nathalie n'avait pu s'empêcher de sourire à la vue de cet assemblage hétéroclite qui racontait déjà une histoire à venir et un bonheur palpable.

Peu à peu, elle s'était habituée à lui et le remarquait tout de suite dans la file d'attente, comme si les autres n'existaient que pour remplir le décor. Jamais, il ne lui adressait la parole, juste un sourire lorsque c'était son tour et un sourire en partant.

Elle avait suivi au fil des mois l'évolution de sa situation comme si elle lisait son histoire au travers de ses achats.

Tout au début, il achetait des produits variés et de qualité, beaucoup de légumes et de fruits exotiques, des portions pour deux personnes, de temps à autre des cuisses de poulet label rouge avec des poivrons et des tomates pelées, parfois une bonne bouteille de vin rouge, souvent du St Émilion et de temps en temps les cinq bouquets de roses rouges qui venaient égayer son tapis de caisse pour quelques secondes de plaisir. Telle une enquêtrice experte, Nathalie en avait conclu qu'il devait avoir une bonne profession, qu'il vivait en couple non marié vu l'absence de bague au doigt, encore que, qu'il était amoureux et délicat et qu'il s'adonnait peut-être lui-même à la confection du repas à moins que sa compagne ne lui ait fourni une liste complète des courses.

Quelques mois plus tard, sa situation s'était brusquement dégradée, les fruits et légumes avaient disparu, le jambon supérieur avait fait place au bas de gamme, les plats cuisinés avaient fait leur apparition et les portions correspondaient à une seule personne. L'inspectrice Nathalie en avait déduit qu'il avait dû perdre son boulot, que sa compagne l'avait quitté et qu'il devait être dans la panade la plus complète. Pour compléter le portrait, ses costumes élégants avaient cédé la place à des vêtements ordinaires et ses sourires n'avaient plus le même entrain, on les sentait forcés et fatalistes. Une bouteille de vin rouge ordinaire se glissait parfois discrètement dans le flot des produits. Malgré tout, on sentait qu'il tenait à sauver les apparences, il demeurait impeccablement rasé et ses effets quoique communs étaient arrangés avec un certain goût.

Alors était arrivé ce jour d'abomination, cela devait faire à peu près six mois depuis leur première rencontre par produits interposés, trois mois depuis que sa situation s'était détériorée. Le calcul était simple, il avait posé sa bouteille de champagne le jour du réveillon et aujourd'hui l'été faisait sentir ses premières chaleurs.

Il avait posé ses produits sur le tapis, mal rasé, l'air hagard, déjà ailleurs, se forçant à se tenir droit comme pour conserver un dernier reste de dignité, tenir une dernière fois son rang social.

Tous les produits étaient bas de gamme, le jambon, la purée en flocons, quelques plats cuisinés et la bouteille de vin rouge ordinaire en dernier dans une dérisoire tentative de camouflage de sa situation.

Et parmi les produits étalés, elle avait vu, presque cachée, la corde, une grosse corde prise au rayon bricolage, et puis du papier à lettres.

Son sang n'avait fait qu'un tour et un compte à rebours abominable s'était enclenché dans son cerveau.

Elle prenait les produits et les passait devant le lecteur comme au ralenti, comme si elle avait voulu freiner le cours du temps. Elle prit la corde et son cœur s'emballa. Que faire, que dire pour arrêter cette monstruosité, pour que le cours de la vie de cet homme prenne un autre chemin que celui déjà programmé.

Elle prit le papier à lettres et sa main trembla, elle dut repasser deux fois le produit.

Le temps défilait à toute allure. Elle n'osait pas lever les yeux vers lui, cherchant désespérément une issue, un mot, un geste.

La caisse enregistreuse cracha la facture, elle la prit d'une main tremblante. Il tendit la main pour la récupérer.

Alors, elle refusa la main tendue, conserva le papier, hésita et inscrivit dessus son numéro de téléphone.

Puis, elle lui rendit le papier en le fixant dans les yeux avec un regard suppliant.

Il eut un sourire indéfinissable et s'éloigna à pas lents.

Deux jours plus tard

Télégramme de Brest

Quatrième caissière étranglée depuis un an

Nathalie X a été retrouvée étranglée à son domicile. Aucune effraction n'a été constatée pour pénétrer au domicile de la victime, laissant supposer que celle-ci connaissait le tueur. La police, comme pour les cas précédents, ne dispose d'aucune piste...

Jean-François Vielle

Règlement Général 2011

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1
57525 TALANGE

5. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

6. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} janvier 2011 et ce jusqu'au 15 juin 2011.

7. Remise des récompenses

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4^{ème} trimestre 2011. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : www.talange.com

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

